Bau. 8

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME II.

LETTRE L.

A la maréchale de BROGLIE. 1761.

MADAME, votre lettre me fait honneur, et votre douleur me touche beaucoup ; mais il m'eſt impoſſible de vous ſoulager : le roi eſt fort en colere, et je crois que mr. le maréchal n'eſt pas ſans tort. Il vouloit vaincre tout ſeul, et il a été vaincu. Son adverſaire ſe défend aſſez bien ; il a une lettre en poche qui ſemble le juſtifier. Cependant

je ſuis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de mr. le maréchal : il eſt brave, il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'eſt le ſeul que les ennemis craignent et reſpectent, et le ſeul qui puiſſe faire oublier le comte de Saxe, qui étoit l'ange tutelaire de la France. Ainſi ſa gloire eſt à couvert, et le dédommage bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de conſolation, madame, en attendant que la fortune change. Le roi eſt bon ; il a beaucoup d'eſtime pour mr. le maréchal, et vous devez tout eſpérer. Il faut laiſſer paſſer cet orage, qui ne ſauroit durer ; et vous verrez un tems

plus

plus heureux : dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, et on en a toujours besoin.

Je suis, &c.

LETTRE LI.

Au maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros prince * allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'eſtime : il ſavoit ſans doute qu'il me feſoit plaiſir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il eſt perſuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : conſolez-vous. Le roi eſt fort mélancolique : cette ſuite continuelle de mauvais ſuccés dans la guerre la plus juſte et

* Le prince de Naſſau-Saerbruck.

et la plus néceſſaire qui fût jamais, afflige ſenſiblement ſon bon coeur. Il ſouffre de tout ce que ſes peuples ſouffrent : il ne ſigne pas un édit d'impôt qu'il ne le faſſe en gémiſſant : il faut l'avoir vû dans ces tems d'humiliation et d'adverſité pour bien juger de lui ; il a l'ame belle et généreuſe. Le bon droit eſt pour nous, et le ciel pour nos ennemis : adorons les profonds deſſeins de la Providence.

Quoi qu'il en ſoit, on a enfin mis la derniere main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *pacte de famille* ; et ce que la France n'auroit oſé demander ni eſpérer dans les tems les plus heureux, elle l'a

 obtenu

obtenu au milieu de ſes diſgraces. Les françois ſont à préſent eſpagnols, et les eſpagnols ſont françois : c'eſt ſurtout à préſent qu'*il n'y a plus de pirenées*, comme diſoit Louis XIV. On eſpere beaucoup de ce coup d'état, et les anglois n'en ſeront pas contens : ils ſeront obligés de ſéparer leurs forces pour faire tête aux eſpagnols, qui ont une très-belle flotte, une bonne armée et de bons officiers. On a réſolu de forcer les portugais à ſe déclarer : leur neutralité eſt plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les ſecours de toute eſpece qu'ils fourniſſent aux anglois, dont ils ſont les très-humbles ſerviteurs. C'eſt une choſe plaiſante

de

de voir un roi de cinquante ans en tutele, avec un fantôme d'autorité, qui regne ſans gloire et ſans liberté. Une nation, qui a quelques ſentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, ſans ſe rendre inutilement eſclave, ridicule et mépriſable. Le miniſtre d'Eſpagne agit avec beaucoup de zele et de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refuſera d'abandonner les anglois: les intérêts du commerce de ces deux nations ſont tellement liés et compliqués qu'on regarde une rupture comme preſque impoſſible. C'eſt pourquoi les eſpagnols ſe préparent ſérieuſement à faire un voyage à Liſbonne; et la France, malgré ſes

preſſans beſoins, ne pourra ſe diſpenſer d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, mr. le maréchal, quelle eſt notre ſituation actuelle, craignant toujours, mais eſpérant beaucoup. J'eſpere auſſi que vous ſerez employé cette année : comptez ſur vos amis. &c.

LETTRE LII.

A la comteſſe du BARAIL.

VOUS pouvez vous aſſurer que le jeune marquis ne ſera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit : mais n'eſt-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite et ceux que j'eſtime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non, madame, je me ſouviendrai toujours de vous aimer tendrement, et de vous obliger. La cour n'a jamais été ſi brillante qu'à préſent au milieu de la miſere publique. Nous avons une demi-douzaine d'alteſſes allemandes

allemandes, qui ſont grand fracas. Il y en a un ſurtout qui daigne me faire ſa cour. Les hommes, et ſurtout les princes, ne ſont rien pour rien: c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues; mais je le laiſſerai venir, et peut-être le ſervirai-je; car j'ai le coeur bon, et il a du mérite. Le vieux viſir* devient inſupportable; mais on le ſouffre parcequ'il eſt néceſſaire, ou qu'il paſſe pour l'être. Il eſt toujours mécontent, ſombre et farouche: la vieilleſſe, comme les honneurs, change les moeurs. Cela eſt inſupportable, et il faut pourtant le ſouffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais

* Le maréchal de Belliſle.

mais pour vous ; car j'ai trop de plaisir à vous aimer et à vous le dire. Donnez mille baisers pour moi à votre petite fille, et faites mille complimens au grand homme. &c.

LETTRE LIII.

A mr. de VOLTAIRE. 1762.

JE suis déjà informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, et votre zele pour la servir, font honneur à vos sentimens, et correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'état: vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes et les grands abus; il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les juges de Toulouse ont été

été bien précipités et bien cruels : il n'y a que des contradictions et des improbabilités dans leurs procédures, ce qui eſt dabord un grand préjugé contre elles : la vérité et la juſtice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célebre et honnête homme travaille à un mémoire ſur cette malheureuſe affaire : je le lirai auſſitôt qu'il paroitra, pour me mettre bien au fait de la queſtion ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cauſe de la juſtice et de la vertu opprimée. Je ſuis charmée, monſieur, que vous vous ſoyez adreſſé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous

me

me croyez le coeur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir ; et dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime et celle de ceux qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie ſincerement de vos ſoins, et je vous prie de me les continuer. Des nouvelles de Ruſſie ſont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtems que nous ſavons que le nouveau czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne ſe donnoit pas même la peine de cacher ſes ſentimens du vivant de ſa tante ; et j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaiſanter ſur les défaites des ruſſes,

ou des alliés, quand l'occaſion s'en préſentoit; ce qui feſoit voir qu'il avoit un mauvais coeur et un mauvais eſprit. Perſonne ne doute que ce prince n'abandonne bientôt l'alliance: encore ſerons-nous bien heureux, s'il ne ſe joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonſtance votre miniſtere eſt très-délicat: vous marcherez partout ſur des épines. Cependant tout deſpotique que ſoit un czar de Ruſſie, on ne croit pas que celui-ci oſe abandonner bruſquement la cauſe commune: cette démarche, ſi elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les ruſſes ſavent obéir; mais ils ſavent auſſi ſe défaire de leurs maitres, quand

quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent et terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce prince seroit surtout déplorable dans la circonstance; car l'Alexandre du nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles, et je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada: mais hélas! celles du Canada étoient à nous!

Le roi eſt fort ſatisfait de votre conduite; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres; et perſonne ne doute que ſi le czar abandonne ſes amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je ſuis, &c.

LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOUS avez bien raiſon, mr. le duc ; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il faloit le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne faloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impoſſible qu'il ait commis le crime dont il étoit accuſé : cela n'eſt pas dans la nature. Cependant il eſt mort, ſa famille eſt flétrie, et ſes juges cruels ne veulent pas ſe repentir. Le bon coeur du roi a bien ſouffert au récit de cette étrange aventure,

et toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, et plus de religion à leur maniere qu'il ne leur en faut pour être bons chrétiens. Dieu veuille les convertir et les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, mr. le duc, avec vos remercimens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit : vous le méritiez, j'en ai parlé au roi, et voilà tout. Le service que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, et soyez l'ami du prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin : il a de grands exemples dans sa famille, et bonne

envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux ; on ne connoit plus la France ; la race des grands hommes est presque éteinte : j'espere que vous aiderez à la faire revivre, et je souhaite de tout mon coeur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous. &c.

LETTRE LVI.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

COMMENT vous portez-vous, mr. le duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui eſt *la ſalſa del libro*. Vous ſavez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand beſoin de la paix avec les anglois, et que les anglois n'en ont peut-être gueres moins beſoin que nous. Eh bien, le roi a hier réſolu dans ſon conſeil de vous charger d'une petite

petite commiſſion à ce ſujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois et votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir vos inſtructions : delà vous irez à Londres faire la révérence au bon roi George qui vous attend, et l'inviter à être de nos amis. Le roi ne ſavoit dabord qui charger d'une négotiation ſi importante et ſi délicate : une certaine perſonne a cité votre nom ; ſurquoi ce bon prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens et votre zele pour ſon ſervice. Je l'écoutois avec plaiſir, et j'étois bien eloignée de parler contre ma conſcience en diſant du mal de vous. Je ſens que cet emploi eſt un peu déſagréable :

il ſeroit plus beau d'être l'ambaſſadeur d'un roi vainqueur que celui d'un roi vaincu. Mais vous êtes bon françois ; l'amour de la patrie l'emportera ſur vos répugnances. La paix que j'eſpere eſt la ſeule choſe que je deſire actuellement, et qui puiſſe m'attacher encore un peu à la vie. Ma ſanté n'eſt pas bonne ; mais ſi je puis voir la France paiſible, le roi content, et ſes ſujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai aſſez vécu. Je vous ſalue de tout mon coeur, mr. le duc : vous aurez toujours une des premieres places dans la liſte de ceux que j'eſtime, et qui eſt très-courte. &c.

LETTRE LVII.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom eſt plus beau que celui de madame la comteſſe, et c'eſt pourquoi je m'en ſerai ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous. Que ne me demandez-vous ſi je vis encore. Pourrois-je oublier vos charmes et votre mérite? Enfin j'eſpere que nous aurons la paix. Elle nous eſt bien néceſſaire après la guerre la plus funeſte et la plus honteuſe qui ſe ſoit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation ſous

ſous Louis XIV. s'eſt diſſipée comme un ſonge, et elle ne trouve à ſon réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle comteſſe! Le roi eſt chagrin, et moi je pleure, tandis que le monde croit que nous ſommes ici fort contens. Le bonheur ne ſe trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les coeurs modeſtes et modérés, qui ne deſirent, n'eſperent, et ne demandent rien.

Valcourt diſoit hier en riant, qu'il auroit falu pendre une demi-douzaine d'officiers généraux pour donner l'exemple, et que les anglois avoient été bien ſervis depuis qu'ils avoient tué un amiral. Le roi ne rioit pas; mais ſa bonté de coeur ne l'a pas

empêché

empêché de dire que ce raisonnement là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les anglois nous ont bien fait du mal, et nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation, car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux anglois le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, et faire une guerre défensive sur nos frontieres ; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c. ; que par-là les anglois seroient obligés de demander la paix à genoux ou moins

moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raiſon dans ce diſcours: mais il auroit falu prendre ce parti il y a deux ans; c'eſt aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même quand je conſidere quels gens j'ai recommandés pour ſoutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étoient propres à rien et qui aſpiroient à tout; qui ſavoient faire des révérences et des baſſeſſes, et couroient enſuite en Allemagne pour ſe battre comme des femmes, et ſervir de riſée à toute l'Europe. Ces réflexions me déſolent et le roi auſſi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au prince de Conti, pourquoi

quoi la France avoit tant dégénéré, et qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Villars, ni de Saxes. *C'eſt*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas! tout a changé. Adieu, ma belle comteſſe; je vous aime de tout mon coeur. &c.

LETTRE LVIII.

Au maréchal de SOUBISE. 1762.

NOUS ſommes accoutumés à recevoir de mauvaiſes nouvelles, mais nous n'y ſommes pas moins ſenſibles. Celle de votre derniere bataille a achevé de nous jeter dans la conſternation. Vous avez de nouveau trompé les eſpérances du roi et les miennes, et nous ſommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, et nous admirons malgré nous la ſageſſe du prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, et qui a tenu parole,

parole. Il faloit, disent vos ennemis, qu'il comptât bien sur sa fortune, ou sur votre incapacité. Quant à votre collegue, tout le monde le justifie et le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si séverement, et moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos interêts, et je tâcherai de faire votre paix avec le roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernieres années de Louis XIV. leur comparent le tems présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit et notre honneur. Nous

n'avons

n'avons plus ni argent, ni ressources. Le roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile, mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, mr. le maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez de les réparer, et de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, et qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les anglois sont trop bien

servis.

servis. Je hais surtout et j'estime ce marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, et nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon coeur, sans oser l'espérer.

Je suis, &c.

LETTRE LIX.

Au duc de CHOISEUIL. 1762.

JE ſuis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai dabord que le roi eſt content et vous eſtime. Le vieux maréchal étoit trop ſyſtématique, et les hommes à ſyſtemes réuſſiſſent rarement. Jamais miniſtre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier roi, que l'on fit miniſtre de la guerre, parcequ'il ſavoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de

de mieux faire, et de réparer ſes fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles; mais votre gloire en ſera plus grande, ſi vous triomphez des difficultés, comme je l'eſpere.

Ce qui ſe paſſe parmi les ruſſes eſt inouï: quels maîtres! quels ſujets! L'impératrice Elizabeth meurt, ſon neveu lui ſuccede, et ſa femme le ſupplante, et tout cela en ſix mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort auſſi de ſe faire ſoldat pruſſien, et de ſe brouiller avec ſa femme. Je ne penſe pas qu'il faille ſe fier à la nouvelle czarine, ni compter ſur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ſes principaux prétextes la paix honteuſe

qui avoit été conclue avec la Pruſſe: ſoyez ſûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus eſpérer grand' choſe de la part des eſpagnols: je les crois ſinceres, mais ils ſont inactifs et irréſolus. Quant à l'Allemagne, tout y eſt déſeſpéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des françois: dans cette guerre elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainſi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les anglois en ont eu peur: à préſent ils rient avec raiſon de leurs frayeurs et de nos vaines eſpérances. Le plus ſûr eſt donc de fâire la paix: mais

mais l'ouvrage ſera difficile avec un peuple inſolent dans la victoire, qui eſt l'ennemi naturel du genre humain, et ſurtout des françois. Mr. le duc, ſi vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir ſauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix ſûre: cela eſt impoſſible; les anglois et les françois ne peuvent reſter longtems amis: la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce, l'oppoſition des intérêts et des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'eſt pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conſerver quelques établiſſemens en Afrique et

dans les Indes : c'eſt l'unique moyen de réparer et d'augmenter notre marine, de ſauver notre commerce, de nous fortifier partout, et d'attaquer les anglois avec plus de ſuccès et de ſureté, quand l'occaſion s'en préſentera. La priſe de nos vaiſſeaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous ſommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans et des modes ; et ils nous donneront des loix ! J'eſpere que cela ne durera pas ; tâchez, mr. le duc, de faire la paix aux

aux conditions les plus raiſonnables qu'il ſe pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre.

Je ſuis, &c.

LETTRE LX.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, et ma plume commençoit déjà à courir, lorſqu'une femme que vous connoiſſez m'eſt venue interrompre bruſquement. Allons, madame, m'a-t-elle dit, laiſſez là votre lettre et vos complimens ; il faut nous divertir. Je l'ai ſuivie en grondant, et nous avons été pour nous divertir chez la groſſe ducheſſe, qui a fait tout au monde pour m'amuſer ſans pouvoir réuſſir : j'étois de trop mauvaiſe humeur. A la fin cependant, nous avons

avons vû entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embraſſé et careſſé : c'étoit votre fille. En honneur elle eſt adorable, la petite : elle a de beaux yeux, de beaux traits ; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait ; beaucoup d'eſprit, de douceur, de modeſtie et un bon coeur : l'homme qui l'aura ſera bien heureux, s'il eſt digne d'elle et de vous. Sa préſence a diſſipé ma mélancolie, et la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une ſi belle bouche n'a dit des choſes ſi agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, et puis nous ſommes revenues ici. Pour continuer mon plaiſir, je me ſuis auſſitôt mis à vous écrire.

A pro-

A propos, connoiſſez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il étoit hier à la meſſe du roi auprès de la belle marquiſe de Gondi. Elle l'avoit vû deux ou trois fois chez ſes amies, et lui avoit parlé avec politeſſe. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec ſa figure abominable ſe met dans la tête qu'elle eſt folle de lui ? Il étoit donc à la meſſe à côté d'elle, ſans qu'elle s'en apperçût, et il ne ſavoit comment s'y prendre pour ſe faire remarquer. Mais enfin l'amour eſt ingénieux : il lui pouſſe donc rudement le bras, et fait tomber ſes *heures*, afin d'avoir la ſatisfaction de les ramaſſer, et de lui baiſer la main. Tout cela lui a réuſſi juſqu'au

qu'au baiſer, qu'on eut l'adreſſe d'éviter. La dame de retour chez elle lui a fait dire que ſon procédé avoit été indécent et groſſier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer ſon viſage, et qu'elle ſouhaitoit ſincerement qu'il devînt auſſi ſenſé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui ſe croit un Adonis. Il en eſt tombé malade : quatre médecins n'ont pû empêcher qu'il n'eût le tranſport au cerveau, et il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire ſera une des plus tragiques dans celle de l'amour propre. Mais helas ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me

crois

crois encore très-jeune et très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit? Elle eſt du très-petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup de religion, d'eſprit et de gaieté: ce ſont les perſonnes que j'aime, quoique je ne les ſuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B . . . .* elle eſt folle à lier. Hélas! c'eſt l'amour, le tendre amour qui en eſt la cauſe. L'autre jour elle fut ſi contente de ſon amant qu'elle lui donna ſon portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de ſon

* la ducheſſe de Beauvilliers.

ſon mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que ſa maîtreſſe. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, et lui demande cent piſtoles ſur ſon bijou. La pauvre B .... eſt enragée de cette marque de mépris, et veut tout de bon renoncer à l'amour : perſonne n'en croit rien, mais en attendant, elle fait pitié. Les paſſions ſont bien dangereuſes et bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous paſſons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, et nos miniſtres à bâtir des châteaux en Eſpagne. Les habitans de Dunkerque ſe préparent à célébrer une fête ſécu-

laire : il y a preſque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être françois, et ils vont en réjouir ſolemnellement : cela fera rire les anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, et tout dire ſans crainte et ſans réſerve. Venez, que je vous embraſſe : mais helas ! je n'ai pas les bras aſſez longs. &c.

LETTRE LXI.

A madame l'abbeſſe de CHELLES*.

1762.

JE recommande à vos prieres le roi, la France, et moi, avec tout le reſte : le ciel n'eſt jamais ſourd aux prieres des ſaints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puiſſe nous la donner. C'eſt une grace, madame, que vous êtes digne de demander et d'obtenir. Que vous êtes heureuſe d'avoir quitté ce monde bas et méchant ! Il y a de belles dames qui

* auparavant mademoiſelle de Rupelmonde.

qui me portent envie, et moi j'envie leur liberté. La raiſon, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jeté dans une mélancolie noire qui me dégoute de tout. J'ai deſiré les grandeurs, et m'en voilà raſſaſiée. Cependant il me faut porter la joie ſur le viſage, tandiſque j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente ? Sire, lui dis-je, je ſuis fort contente, et en même tems je ſuis prête à pleurer, me voyant forcée de diſſimuler. Le roi ſe ſouvient toujours que vous étiez l'ornement de ſa cour ; il vous regrette et vous admire : il dit que

vous

vous ſervez à préſent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le ſervir ce meilleur maître. J'ai dans l'eſprit que l'ennui, la triſteſſe qui m'accablent, ſont une invitation de ſa part : mais je ſuis foible, et je continue à porter mes chaînes. Je vous ſalue, madame, avec le reſpect et l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, et priez pour moi. &c.

LETTRE LXII.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

VOUS avez donc vû la capitale et les nouveaux romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le roi George vous a bien reçu, les ſeigneurs vous careſſent, et la canaille vous ſifle : c'eſt tout ce que nous avions prévû. Le grand point eſt de s'attacher au principal : il faut parler au pilote et aux officiers du vaiſſeau, ſans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'hiſtoire de votre

ſouper

ſouper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela eſt juſte, la paix n'eſt pas faite, et votre hôte vous a traité en ennemi. Les anglois, dites-vous, ont généralement déſapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation eſt généreuſe et ſuffiſante ; mais je ne crois pas que vous ſoupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le roi eſt très-content. On eſt prêt à céder volontiers le Canada aux anglois : grand bien leur faſſe ! Mais pour les îles et Pondicherry, il faut les ſauver à quelque prix que ce ſoit. Quant à la rançon des priſonniers et aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'eſt un

petit mémoire de marchand, qu'il faudra payer auſſitôt. Je vous prie de ne pas oublier de préſenter mes reſpects à la grande dame : la bagatelle que je lui ai envoyée, eſt trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

QUE dites-vous de l'archevêque *? N'eſt-il pas plaiſant de venir nous fatiguer ſa bulle et de ſes querelles avec le parlement, tandis que nous ſommes dans des inquiétudes mortelles ſur le ſuccès de la guerre, ou les négotiations de la paix ? C'eſt comme ſi on diſoit à un homme de venir ſéparer des enfans qui ſe battent dans la rue, tandis que le feu eſt dans ſa maiſon. Je ſuis bien en colere,

* de Paris.

madame : de quels charmes voulez-vous parler ? Je croyois dabord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phraſe-là pour vous. Hélas ! mes charmes ſont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, et point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le duc nous mande que les anglois ſavent faire la guerre, mais qu'ils ne ſavent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des ſacrifices : ils nous rendent notre ſucre et les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons et toutes les neiges

neiges du Canada : grand bien leur faſſe ! La perte n'eſt pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien ſervis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'ambaſſadeur que vous ſavez *, m'eſt venu rendre ce matin une viſite, et après les premiers complimens, il s'eſt écrié : *En vérité, madame, vous avez de beaux yeux !* Je me ſuis tournée vers lui, et lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh, à qui parlerois-je donc ? dit-il, ce n'eſt pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, et m'a donné

* Le duc de Bedford.

tant de vanité, que je me ſuis dabord habillée en couleur de roſe comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en paſſant devant une glace, j'ai rencontré un viſage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là; on m'a dit que c'étoit moi, et ſur cela j'ai quitté ma robe couleur de roſe. Mais parlons ſérieuſement, ma belle comteſſe; je vous aime avec une tendreſſe, dont je ſuis quelquefois ſurpriſe, et dont je ne me ſerois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'eſt le plus grand plaiſir de ma vie: *Dolce vita amoroſa: per che ſi tardi nel mio cor veniti?* C'eſt de mon amitié

amitié pour vous au moins que je parle : l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez ſoin de votre ſanté, ſi vous avez quelque égard pour la mienne. La belle inſenſible vous ſalue, et m'a donné un baiſer pour vous. &c.

LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, mr. le duc: vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, et vos lettres ſont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes ſombres et jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme ſi c'étoit le rinocéros, et puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous

en louer : je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui pour les manieres, la politeſſe, la magnificence et les ſentimens auroient pû nous donner des leçons. Vous avez la modeſtie de dire que c'eſt à votre caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'oſe dire que c'eſt à vous-même : on voit votre mérite, et on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourſe de Londres, et on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerois autant m'aller expoſer dans la forêt noire. La populace angloiſe n'eſt ni polie, ni aimable : c'eſt peut-être tant

tant mieux. Il y a des gens qui penſent que ſi ce peuple le devenoit jamais, il ceſſeroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre miſſion, tâchez, mr. le duc, de votre côté, d'adoucir certains articles comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne ſauroit accepter à des conditions auſſi honteuſes. Nous nous en rapportons toujours à votre ſageſſe et à vos lumieres : mr. de Choiſeuil vous ſeconde ici de ſon mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur préſenter mes devoirs. &c.

LETTRE LXV.

Au duc de NIVERNOIS.

Octobre, 1762.

JE vous remercie beaucoup, mr. le duc, de votre attention et de votre ponctualité à me faire part du progrés de votre négotiation. Elle va rapidement, et elle ne pouvoit être en de meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux maréchal de Belliſle, qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aiſé de ſemer la diviſion qu'en Angleterre: il faut qu'il y ait toujours deux factions;

il

il ne s'agit que d'en gagner une, et vous faites vos affaires pendant qu'elles ſe déchirent. Il diſoit auſſi quelquefois en riant que, s'il étoit aſſez riche et aſſez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne ſeroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les anglois ſont de bonnes gens : ils ſont actuellement raiſonnables, et ſinceres dans leurs procédés. Le ſeul obſtacle à la paix l'année derniere étoit ce vieux renard de Pitt : il ſentoit bien qu'elle étoit néceſſaire ; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdit ſa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle

ſeroit

ſeroit odieuſe, et afin qu'il pût déſoler ſon roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là eſt très-habile miniſtre ſans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année paſſée, et je ne ſais pas s'il en agit en honnête homme avec ſa propre nation. Sa faction eſt puiſſante, et il eſt impoſſible d'acheter toutes ces gens là: en pareil cas, il faut ſe fortifier d'un autre côté.

Il eſt certain, mr. le duc, que vous vous conduiſez avec une adreſſe infinie: c'eſt un éloge que vous mériterez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus néceſſaire qui fût jamais: c'eſt

une

une obligation que le roi et la France vous auront.

Eſt-il vrai qu'il y ait beaucoup de priſonniers françois en Angleterre, qui s'y ſont mariés, et ont établi des manufactures de batiſtes ? Examinez cela, s'il vous plaît ; et voyez s'il ſeroit poſſible de prévenir la perte de tant de ſujets du roi, et d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je ſouhaite que vous paſſiez auſſi agréablement votre tems à Londres, que le duc de Bedford le fait à Paris : il ſe réjouit, et paroît fort gai. Sa commiſſion n'eſt pas embarraſſante : il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propoſe, ce qui lui

lui laiſſe beaucoup de tems pour les amuſemens. Les anglois ne ſavent pas rire chez eux; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, mr. le duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir: les affaires vous occupent tout entier: ces ſoins ſacrés qui regardent la patrie, ſont les plaiſirs des belles ames. Je vous ſalue de tout mon coeur: j'eſpere que vous penſerez aux petites emplettes que vous ſavez, et que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXVI.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'eſt à dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaiſir ; car à préſent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos lettres et d'y répondre. Ayez toujours bien ſoin de votre ſanté, et de votre beau viſage que je baiſe tendrement.

Nous avons eu ici le vieux roi Staniſlas : il eſt toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans

dans le second point : c'est une sainte, dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les jésuites, qui dirigent sa conscience et ses revenus : ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour son rang, son âge et ses vertus, la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine : ce bon prince en mourroit de chagrin ; et il est bon qu'il vive encore pour l'exemple des rois et le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante et en même tems fort naturelle, que l'affection que les lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de se promener par tout le

pays dans une caleche : il n'avoit qu'un ſeul page avec lui dans ces courſes, et il s'amuſoit à fumer avec une grande pipe à la turque de ſix pieds de long. Comme on lui repréſentoit un jour à ce ſujet qu'il expoſoit ſa perſonne ſacrée : *eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il ; *ne ſuis-je pas au milieu de mes enfans ?* Voilà, ſelon moi, un mot ſublime, que les ſouverains devroient bien méditer. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſentiſſent comme lui le bonheur d'être aimés, et méritaſſent de l'être. Sa bonté lui a acquis le ſurnom de *Bienfeſant*, qui eſt, à mon gré, le plus grand et le plus beau des titres pour un roi.

On

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puiſſances belligérantes pour leur offrir ſa médiation. S'il n'eût pas été ſi vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriſeroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre : mais un beau-pere n'eſt pas cenſé l'être dans une affaire entre ſon gendre et ſes ennemis. Au reſte, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui eſt ſans ceſſe le jouet de l'ambition des princes.

Vous voyez, ma très-chere, que je retombe toujours dans la morale. C'eſt un ſujet que j'aime, et qui me

convient pour bien des raiſons : vous les ſentirez vous-même un jour auſſi bien que moi.

La paix eſt preſque conclue, et nous nous en réjouiſſons comme des joueurs, qui après avoir preſque tout perdu, viennent à bout de ſauver quelques louis d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occaſion. Adieu, ma belle comteſſe, réjouiſſez-vous auſſi avec nous, et aimez-moi . . . . .

LETTRE LXVII.

A la même.

OUI, madame, j'ai vû quelque choſe de la *Nouvelle Héloïſe*; mais je n'ai pas eu la patience d'aller juſqu'au bout. Quelle mauſſade créature que cette *Julie d'E'tanges!* Combien de raiſonnemens et de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rouſſeau eſt un peu fou malgré tout ſon mérite: il a des idées ſi ſingulieres, il écrit d'une maniere ſi ſingulière et ſi arrogante, que je n'ai pas

bonne opinion de ſa tête : car la ſageſſe eſt ſimple, unie, douce et ſociale. La folie de cet homme eſt d'être admiré pour ſa conduite comme pour ſes écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, groſſier, avec autant de ſoin que d'autres à être amuſans, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne euvre, il faloit uſer d'artifice, et donner le change à ſa délicateſſe, ou à ſon orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de muſique à copier.

Il

Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, et on lui compta cent louis pour ſa peine. *Non, non, c'eſt trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laiſſa le reſte, et ſe renferma ſur le champ dans la caverne pour ſe careſſer et s'admirer ſoi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle eſpece. Les anciens cyniques mépriſoient tout, l'or, la table, les plaiſirs, et les rois pour s'eſtimer eux-mêmes. Le pauvre Rouſſeau n'eſt pas bien éloigné de reſſembler à ces gens-là, et n'en eſt que plus à plaindre. Les cyniques avoient grand nombre d'admirateurs,

et

et ils avoient quelquefois la ſatiſfaction d'inſulter à des rois qui étoient aſſez bons pour les aller voir. Mais ce tems paſſé n'eſt plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jaques ait le plaiſir de dire à Louis XV. *Ote-toi de mon ſoleil.* Cependant j'admire ſon éloquence et la force de ſon ſtile : J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, et je l'aurois obligé très-volontiers s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme-là n'eſt pas un auteur pour moi : il eſt trop ſombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philoſophie amiable, douce,

touchante, ſans raiſonnemens alambiqués, ſans argumens d'avocats, et ſurtout ſans mauvaiſe humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ?

Ne montrez cette lettre à perſonne : liſons et jugeons les livres pour nous-mêmes ſans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue lettre ſur des riens ; mais je n'avois rien à vous dire, et j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix ſera humiliante, que le comte plaît toujours beaucoup au roi, et que je vous aime de tout mon coeur : mais vous ſavez tout cela. Adieu, mon amie, ſouvenez-vous toujours

de

de la belle déeſſe, qui n'eſt plus ni déeſſe, ni belle, et qui ne s'en ſoucie gueres . . . . . .

LETTRE LXVIII.

A la même. 1762.

VOUS me parlez toujours du pauvre M..*. Je le ſouffre, mais je ne ſuis pas obligé de l'eſtimer. Je lui dis quelquefois, " Mon pauvre " ami, vous devriez conſidérer ce " que vous étiez plutôt que ce que " vous êtes : j'eſpérois que la vanité " vous rendroit un galant homme, " et je me ſuis trompée. Vous " prenez des airs de grand ſeigneur, " qui

* Le marquis de Marigni, frère de madame ; autrefois monſieur Poiſſon.

" qui ſont inſupportables dans ceux " qui ſont nés grands ſeigneurs, mais " ridicules dans un homme comme " vous." Eh bien, il écoute tout cela, dit que j'ai raiſon, me remercie, et va de-là ſe faire appeler *monſeigneur* par D.... et ſes pareils. Comme je déſeſpere de le corriger, j'ai réſolu de lui laiſſer recueillir la haine et le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher; puiſqu'il n'y eſt pas ſenſible. Je l'appelle auſſi quelquefois *monſeigneur*, et il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laiſſons-là ce pauvre homme, et parlons de vous, ma chere: vous êtes bonne, vraie, décente; vous connoiſſez

noiſſez le monde qui vous eſtime ; tout le monde vous honore, vous aime et vous recherche. Continuez à vous faire eſtimer : c'eſt le ſeul plaiſir ſolide de la vie, et je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des perſonnes que j'aime ſont auſſi les miennes : telle eſt la délicateſſe des coeurs qui ſe chériſſent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du duc de B . .* ? Nous l'avons reçu comme un ange de paix : mais cet ange eſt vieux, et n'eſt pas aimable. Il m'a rendu viſite en cérémonie, et je l'ai reçu ſans

* Bedford.

ſans façon. Il parle aſſez bien, mais il raiſonne aſſez mal, et ne me paroît pas avoir l'eſprit juſte : ainſi c'eſt le meilleur ambaſſadeur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un miniſtre public eſt de ſavoir bien mentir pour l'avantage de ſon pays : le duc ment comme tous les autres, mais il ne ſait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les piſtoles d'Eſpagne, et qu'il ne hait pas les louis-d'or de France ; et qu'il a pour regle inviolable de faire dabord ſon profit, et puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il eſt aſſez riche pour pouvoir reſter honnête homme. Nos miniſtres

miniſtres ont tous les jours des conférences avec lui : il parloit dabord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou ſix heures de tems on a deviné tous ſes ſecrets, ce qu'il vouloit dire, et ce qu'il ne vouloit pas dire, ſans même qu'il s'en doutât ; de ſorte qu'on ſait déjà qu'elles ſeront les conditions de la paix, comme ſi elle étoit déjà faite avec le roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du roi George, le duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à ſon gouverneur, *s'il y avoit deux rois de France, et ſi ſon*

grand-papa avoit un collegue. On lui répondit que ſon grand-papa étoit réellement roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui diſoit qu'il l'étoit. Le petit prince éclata de rire, et trouva que cet autre homme étoit fort plaiſant.

Vous ſavez ſans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuſe de concuſſions, de péculat, et de toutes ſortes de crimes : mais on ne l'accuſe pas de poltronnerie. On va lui faire ſon procès ; je plains tous les malheureux : cependant la juſtice veut qu'il ſouffre, s'il l'a mérité. Je ſuis bien malheureuſe auſſi, quoique

quoique d'une autre maniere. La miſere publique, dont on m'accuſe, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaiſe ſanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir ſur mon viſage, et que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot ſert à rendre ma ſituation auſſi triſte que d'autres le croient agréable. Cependant, je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre, puiſque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint ſincerement, et me conſole. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années,

que j'aurois besoin de consolations ? Adieu, ma très-chere, je vais pleurer, et penser à vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXIX.

Au maréchal de NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au ſujet de la préſente négotiation avec l'Angleterre, n'eſt peut-être que trop vrai. Elle eſt accablée preſque autant que nous ; elle a une dette énorme et effrayante ; ſes richeſſes ne ſont que du papier, et ce qui la ſoutient c'eſt uniquement ſon crédit, qui commence cependant à baiſſer. Peut-être que ſi la guerre continuoit ſeulement encore un an, les anglois ſeroient obligés de faire banqueroute,

ou de réduire l'intérêt de leur fonds, ce qui leur ſeroit également funeſte, et nous ſerions amplement vengés. Je comprends toutes ces raiſons, je les approuve, et je vous en ſuis obligée. Mais le roi eſt las de la guerre ; il eſt le maître, et il faut obéir. Cependant, mr. le maréchal, continuez-moi vos avis ; la ſingularité de ma ſituation me les rend néceſſaires, et la ſupériorité de vos lumières me les fait eſtimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la cour ? Vous y trouveriez des amis ſinceres, à qui vous ſeriez utile, et qui à leur tour ſeroient charmés

charmés de vous ſervir. Conſidérez dailleurs, qu'il eſt fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, et vous ne pouvez m'écrire la moitié des choſes que vous pourriez me dire, et que j'ai beſoin de ſavoir. Mais vous aimez votre repos, et votre liberté : hélas ! vous avez bien raiſon, je vous envie. Votre fils ſera un galant homme digne de vous : mais il n'eſt pas encore auſſi philoſophe que ſon pere, car il aime le monde, comme toutes les jeunes gens qui ne le connoiſſent pas, et il veut faire ſon chemin. Soyez ſûr,

monſieur, qu'il y a une certaine perſonne qui l'aidera de tout ſon pouvoir, et qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

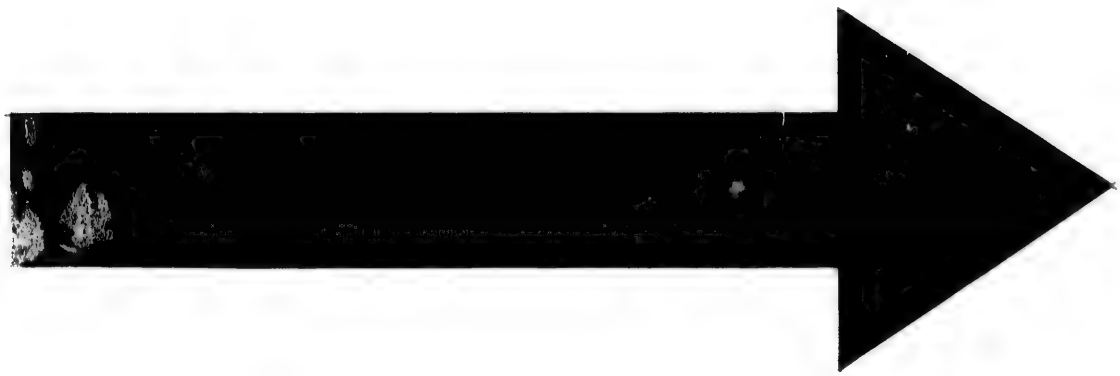
Mais pour revenir aux anglois, ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien dur de payer la ſubſiſtance des priſonniers qu'ils ont faits ſur nous? Il me vient dans l'eſprit à ce ſujet une compariſon qui me ſemble juſte. Suppoſé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de ſon voiſin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant ſept ans, et puis d'exiger que ce voiſin lui paye leur penſion lorſqu'ils lui ſont rendus? N'y a-t-il pas là deux injuſtices?

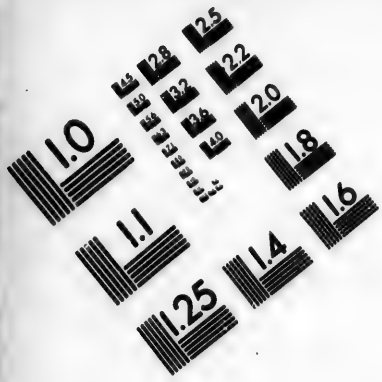
Mais

Mais par malheur il ne s'agit pas ici de juſtice : la force a enlevé les enfans du roi, et la force oblige à payer leurs dépenſes. Dieu ſoit loué de tout ! mais les choſes vont horriblement mal dans ce monde, comme diſoit le philoſophe Martin.

J'embraſſe toute votre famille : quand m'envoyerez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs en me rappelant le ſouvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon coeur et un très-beau viſage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorſque j'étois ſur le

point





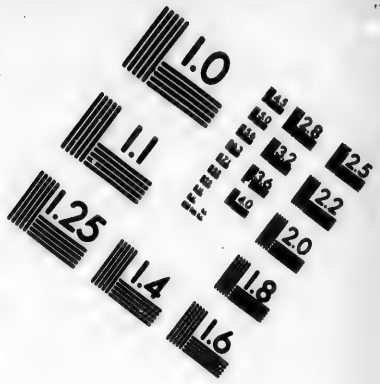
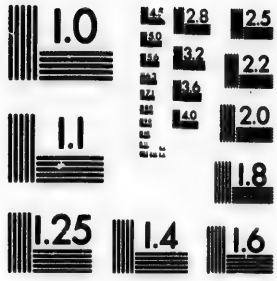
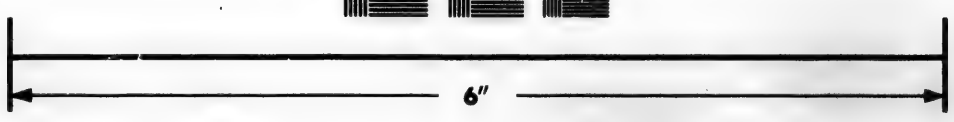
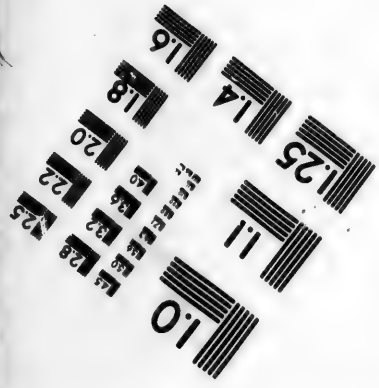


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

point de la marier, et cela en vingt-quatre heures de tems. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les personnes que j'aime, et qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satire que je ferois contre elle! mais hélas! je le sais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret; je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de tems; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile et possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre.

remettre. C'eſt comme un malade qui ſort d'une maladie dangereuſe, et qui ne ſauroit trop ſe tenir ſur ſes gardes de peur d'une réchute. Il y a grand nombre de médecins qui adreſſent tous les jours au miniſtere des remedes qu'ils diſent excellens et infaillibles : mais nous craignons les charlatans et les empiriques. Vous, monſieur, qui connoiſſez ſi bien la maladie de l'état, fourniſſez-nous des remedes bons et ſûrs ; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais et à les connoître. J'attends une lettre, et je la veux bien longue pour mon plaiſir et

et mon instruction. Adieu, monsieur ; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, &c.

LETTRE LXX.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

ENFIN après ſix ſemaines de conférences, de complimens et de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix; et tout le monde eſt dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le roi revenoit de la chaſſe, lorſqu'on les lui a préſentés. Il les a ſignés encore tout botté, en diſant qu'il n'avoit jamais rien ſigné avec plus de plaiſir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit

étoit plus agréable à signer : ... peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'ame paroit bien ici, et son amour pour son peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple : mais c'est beaucoup pour un bon roi. N'admirez-vous pas cette singuliere conformité entre la fortune de cet excellent prince et celle de Louis XIV. Ils ont tous deux été heureux, craints et respectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long et déplorable enchainement de calamités, de pertes et de misere. Quels tems ! hélas ! Aurois-je jamais crû vivre

assez

assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un soldat, qui servoit dans la derniere guerre sous le maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit son pays: *j'ai l'honneur d'être françois.* Qui oseroit en dire autant aujourd'hui? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *préliminaires*: tout le monde s'embrasse, se caresse, se félicite: j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendus misérables.

Hier

Hier la petite marquise que vous savez courut chez moi toute essoufflée, toute suante, toute palpitante. Est-il vrai, madame, me dit-elle, que la paix soit faite? Non, madame, lui dit-je, mais elle se fera. Eh quand, madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenoit à la paix. Elle se mit à rougir et à faire l'enfant. Enfin je la pressai, et découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, et qu'elle haïssoit la guerre et aimoit la paix de tout son coeur à cause de lui.

Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, et j'eſpere que vous viendrez me voir. Je ſerai ſeule au milieu de la foule, et ne verrai que vous, parceque vous valez mieux que tout le reſte. Je vous prie de donner pour moi deux-cens louis à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ſes bonnes moeurs et ſon eſprit : je lui ferai toujours du bien, ſi elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle ſache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une et l'autre. Je me porte bien, mon frere auſſi ; et vous auſſi, à ce que j'eſpere. Adieu, il y a

longtems que je n'ai été d'auſſi bonne humeur qu'à préſent, à cauſe de cette paix qui doit réjouir tout le monde, et parceque je m'attends à vous embraſſer dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N....* grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans une certain endroit. Je voudrois bien ſavoir ſi un loyal chevalier doit rire dans l'abſence de ſa dame. Quelle horreur! Manger une omelette brûlante ſur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a tranſpiré malgré toute ſa fineſſe, et on convient généralement que c'eſt une

* Nanteuil.

une fort mauvaiſe, et fort cruelle plaiſanterie. Nous connoiſſons ici ſon complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas aſſez pour le martire qu'elle a dû ſouffrir. Il faut avouer que le monde eſt quelquefois bien fou et bien méchant. Les femmes mêmes veulent auſſi commencer à donner des ſcenes. Des dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la ſemaine derniere, ſe ſont arrêtées dans une hôtelerie pour ſe raffraîchir ; et s'étant miſes à boire, elles ont caſſé dans leur belle humeur les verres et les vitres pour imiter un peu le tapage

des hommes. Quelles femmes ! Adieu, encore une fois. Eſt-ce que vous ne me dites pas de finir ?

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXI.

A la même. 1762.

LE plaiſir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere comteſſe : je ne ſais d'autre moyen de le rappeler et de me conſoler que celui de vous écrire. Vous ſavez que nous étions auſſi tranſportés de la concluſion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui ſon médecin annonce qu'il lui ſauvera la vie : mais voici bien d'autres nouvelles. Les anglois, c'eſt à dire, les marchands et le petit peuple, jettent feu

et flammes : ils parlent de pendre le miniſtre qui oſera faire la paix, le miniſtre qui la négotiera, et le miniſtre qui l'approuvera. Le pauvre duc de B...* fait pitié ; il tremble à l'idée ſeule de la réception qu'on lui fera à ſon retour. Mais, dites-vous, le roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, et de faire la paix, quand il juge à propos ? Pardonnez-moi, madame, il a ce pouvoir. Qu'eſt-ce que ce pauvre B.... a donc à trembler ? Madame, vous êtes bien ignorante : eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'en Angleterre il y a un roi qui loge à S. James,

* Bedford.

James, ſept ou huit-cens autres rois qui s'aſſemblent au parlement, et ſept ou huit millions qui habitent les villes et la campagne ? Quand le roi de S. James fait quelque choſe qui déplaît aux autres, ils commencent dabord par murmurer, par écrire, par cabaler ; puis ils pendent ſes miniſtres, et lui coupent la tête à lui-même, ou le chaſſent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baiſe la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuſe une ſeconde, en proteſtant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, madame, qu'il n'eſt pas auſſi facile

de finir la guerre que de la commencer dans ce pays de la rate et de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage eſt trop avancé pour le laiſſer là: nous avons beaucoup d'amis à la cour de Londres et au parlement; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage et de ſe conſoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, et mon chevalier vint me préſenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyois jeune

et

et jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à madame de L.. que je la verrai avec plaisir : j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considere avant toutes choses : car il faut être juste ; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse : ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable ?

LETTRE LXXII.

A la même.

VOUS n'aviez pas beſoin, ma chere amie, de recommander le marquis : tout le monde l'eſtime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai penſé hier caſſer la mienne. Il s'agiſſoit de paſſer une porte : une dame vouloit que je paſſaſſe la premiere, et moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle diſpute, ne voilà-t-il

pas que mon pied s'embarraſſe dans ma robe, et je tombe ſur le front? J'en ſuis pourtant quitte pour une petite boſſe, qui eſt une glorieuſe marque de ma politeſſe. On jouera bientôt ici *Eſope à la cour* : ne voulez-vous pas y venir? Nous avons dans cette cour quantité d'hommes qui ſont à la vérité auſſi laids qu'Eſope, mais très-peu qui ſoient auſſi ſages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modeſtes. La reine parla hier de vous, et demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'eſtime et d'amitié pour toutes les perſonnes qui vous reſſemblent. Cette bonne princeſſe eſt ſans

contredit

contredit la *femme forte*, dont parle ce roi juif qui aimoit tant les femmes : elle ſouffre ſa vieilleſſe, ſes infirmités, ſes chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire et qui m'étonne. Je vois par ſon exemple que la vraie dévotion eſt bonne à quelque choſe. Le roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il eſtime ; il eſt pénétré de ſa vertu, et je crois que, s'il lui ſurvit, il la regrettera ſincerement : Vous dirai-je encore ce que vous ſavez, que le dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il paſſoit dans la galerie, et nous nous trouvâmes face à face

face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en feſant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, ſans me rendre injuſte. Ce prince a de grandes qualités, un bon coeur, et peut-être trop de dévotion ; mais ſur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une choſe en quoi je l'admire le plus, c'eſt ſon attachement pour le roi ; il l'aime tendrement, et c'eſt peut-être le ſeul héritier qui verſeroit des larmes ſinceres à la mort de ſon pere. Ces vertus ſont rares, mais elles ſont belles.

J'examine

J'examine quelquefois ma conſcience, et quand j'y trouve un reſpect ſincere et naturel pour le bon et le vrai ; il me prend des tentations de m'eſtimer un peu. Je ſais que cela ne ſuffit pas, et que la vertu conſiſte en quelque choſe de plus que les ſentimens. Cependant j'eſpere qu'à force de l'aimer et de la deſirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à préſent ; c'eſt un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, paſſez-les ; mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embraſſez-moi ſur

cette

cette joue, puis sur l'autre : bon soir, je vais me coucher et rêver à vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votte lettre, monſeigneur : elle m'a ſurpriſe et affligée. On ſe plaint ici que le clergé fait trop de bruit ſur des riens : je ſais au moins qu'il tourmente cruellement le roi. Je ſouhaiterois que certains prélats, au lieu de ſe regarder comme des peres de l'égliſe, et de faire des mandemens que le parlement brûle et que la nation mépriſe, vouluſſent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modeſtie et

de

de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente ; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon coeur que ces querelles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois, et scandalisent tout le royaume : si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos jésuites, il faut les abandonner à la justice des parlemens. Un homme qui les connoît bien, me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou, et que leur

ſociété a été le fléau des rois et des états qui les ont ſoufferts. Il me ſeroit impoſſible de les ſervir : mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas ; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh ! bien, qu'on les détruiſe. Je vous prie donc, monſeigneur, de ne me plus parler de cette affaire, et de laiſſer le roi en paix : ſouvenez-vous que vous êtes ſujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes auſſi mon paſteur, et je vous demande votre ſainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce ſont des

évêques

évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le royaume une ligue presque générale du clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, et cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, et de me donner leur sainte bénédiction.

LETTRE LXXIV.

Au duc de BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, mr. le duc, avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrace, et je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec son prince, tandis que tant de petits hommes bas et rampans levent fierement la tête, et se croient quelque chose parcequ'ils sont heureux. Le roi étoit fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite, et la lâche envie de vos ennemis.

Il

Il eſt vrai que j'ai dit ſur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai : car mon devoir et tout mon plaiſir ſont de ſervir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne ſe laſſent pas de parler de vous avec les plus grands éloges ; ſurtout l'ambaſſadeur d'Eſpagne, qui ſe connoît très-bien en hommes. Je ſuis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Dannemarc : on lui a donné quelque ſujet de mécontentement, et on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, ſi l'on dégoûte les ſeuls

hommes qui puiſſent lui faire honneur et la défendre ? Cependant il y a encore du remede à cela, s'il ne s'eſt pas engagé trop avant : on n'eſt pas éloigné de le ſatisfaire. Pour revenir à vous, mr. le duc, je vous le repete, je ſuis ravie de vous revoir parmi nous favoriſé, honoré et content : mais ne m'en remerciez pas davantage . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

LETTRE LXXV.

*A mr. d'*ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaisir en me fesant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez les barbares. Vous mépriſez et refuſez avec politeſſe des offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite eſt noble et généreuſe : tout le monde l'approuve. Il eſt plus beau à un philoſophe de jouir en paix, au ſein de ſa patrie et dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquiſe par ſes travaux, que d'aller

chercher ailleurs des biens et des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lû quelque choſe de votre ouvrage ſur les jéſuites, et je le trouve auſſi bien écrit qu'il eſt fort et bien raiſonné. Ces gens-là ont ſans doute mérité leur diſgrace, et il me ſemble qu'on les traite encore avec indulgence. Je ſuis étonnée que votre ami Voltaire ſe taiſe à leur ſujet, lui, qui fait de ſi belles choſes ſur tous les évenemens qui ſe préſentent. Je vous repete en finiſſant que tout le monde loue et admire votre conduite, qui mérite d'être récompenſée, et qui le ſera.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y eſt beau, tout y eſt vrai ; et vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, et pour bien penſer. Vous avez grande raiſon de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas, et les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois dabord que

cette

cette ſcene s'étoit paſſée parmi les cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les ſauvages de Toulouſe, dans une ville où la ſainte inquiſition a été fondée ; et je n'en fus pas étonnée. J'ai lû quelques morceaux de votre ouvrage au roi, qui en a été touché. Il eſt bien réſolu de venger et de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi, je ne ferois pas fâchée qu'on envoyât ſes juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouſe eſt fort dévote : Dieu me préſerve d'être jamais dévote de cette maniere !

Pour revenir à vous, mon cher monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu et de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes ; ils en ont bien besoin : pour moi, je continuerai à vous lire et à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le roi et pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parcequ'ils étoient mauvais, et que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je pense de votre génie et de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ;

ennemis ; mais je ne pardonne pas ſi aiſément aux ennemis du roi, et je ne ſerois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers paſsât quelque tems à Bicêtre, pour pleurer ſes péchés, ſes calomnies et ſa mauvaiſe poéſie.

Eſt-il vrai que vous avez été dangereuſement malade, et que vous avez reçu les ſacremens avec une dévotion exemplaire : j'appris cette premiere nouvelle avec douleur, et la ſeconde avec plaiſir ; parcequ'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ſur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis.

Mr.

Mr. d'Argouge disoit à ce sujet: *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fievre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé me sont très-agréables: ma joie seroit complete, si je pouvois vous être utile à quelque chose, et voir la France plus heureuse.

LETTRE LXXVII.

A la comteſſe de BASCHI.

JE vis hier, ma belle comteſſe, les tableaux expoſés au Louvre : j'y trouvai mon viſage en pluſieurs endroits, et pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'eſt pas la faute du peintre : je ſuis ſeulement venu au monde trop tôt. Un viſage de quarante ans eſt bien différent d'un viſage de dix-huit ; et quelque force d'ame qu'on ait, on ne penſe pas à cela ſans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint

craint moins la mort que la perte de ſa jeuneſſe : quiconque ſoutient le contraire ment, ou n'eſt qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la viſite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air groſſierement bon et ſincere que j'aime tant. Le nouveau miniſtre ſe pique d'être honnête homme : hélas ! ils le ſont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé ſa réforme par les culottes du roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien uſer de paires par an. Mais, dit le roi, comme je ſuis ſouvent à cheval, je crois que j'en uſe bien une en trois jours. Cela ne monte en

tout

tout qu'à environ dix douzaines, dit le contrôleur : eh bien, voici le mémoire des culottes qu'on a miſes ſur le compte de votre majeſté pour l'année derniere ; il y en a ſeulement 900 paires. Ce galant homme alla enſuite chez meſdames de France, et tira de ſa poche quelques paires de gants blancs, en leur demandant comment elles les trouvoient. Ils ſont fort beaux, dirent les princeſſes. Fort bien, reprit le contrôleur, ils ne me coutent que vingt ſols la paire ; les vôtres en coutoient cinquante : j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez, ma chere, que cette homme commence bien : mais

mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes, ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les françois n'ont rien à prêter, et les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit eſt perdu : il n'y a plus d'hypoteques, ni de fonds libres pour la ſûreté des prêteurs. Laval diſoit hier qu'un général portugais ayant beſoin d'argent, s'adreſſa à des marchands qui lui prêterent deux-cens-mille piſtoles ſur ſa barbe. Je ne ſais combien d'eſtime les hollandois, par exemple, ont pour la barbe du roi ; mais je ſuis bien ſûre qu'ils ne voudroient pas prêter vingt ducats ſur ce gage. On parloit

y a quelque tems de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puiſſans amis, qui diſent qu'ils ſont les colonnes de l'état ; d'autres diſent qu'ils ſoutiennent l'état, comme la corde qui ſoutient un miſérable au gibet : qu'en penſez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes dans l'abjection et la miſere. Autrefois on haïſſoit la France, mais on la craignoit : à préſent on la hait et on la mépriſe. Quoique les femmes ſoient en général fort indifférentes ſur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont preſque toujours un mauvais air de politique, qui ſeroit fort

ennuyeux

ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque tems: elle a tué vingt personnes en quinze jours, et en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici: j'aimerois presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie; tâchez de vous consoler de ne me pas voir; et si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu. &c.

LETTRE LXXVIII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un garde du corps couvert de ſang et de bleſſure dans ſon poſte. Eh! qui l'a mis dans cet état, dites-vous? Patience, madame, et écoutez-moi. On s'approche de lui, on le queſtionne, on lui demande quels ſont ſes aſſaſſins.. Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaiſe mine qui vouloient forcer le paſſage, et pénétrer dans l'apartement du roi. Cette aventure

aventure a paru bien étonnante, et a repandu l'alarme partout. On l'a encore interrogé, et à la fin on a découvert par ſes réponſes, que ſon aſſaſſin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en ſe donnant cinq ou ſix coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit et qu'on récompenſeroit ſon courage et ſa fidelité. Mais il ſe trompoit : on a jugé cette affaire ſinguliere d'une ſi grande importance, par les ſuites fâcheuſes qu'elle auroit pû avoir,

qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, et qu'il seroit peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, et ils sont les maîtres *.

L'écrin que vous m'avez envoyé est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parcequ'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre fille

* Le pauvre Latouche fut pendu.

fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits, beaux yeux, belle taille et bon coeur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroit pas faire grand cas ; et je l'en eſtime davantage, car il eſt difficile de lui plaire et de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable et d'une grande maiſon, qui pourroit lui convenir. Je ne penſe pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres ; car elle eſt toujours fort ſérieuſe et fort réſervée avec lui. C'eſt-là un ſymptome de la maladie amoureuſe, autant que je puis m'en ſouvenir. Si ce parti ne vous déplaiſoit pas, j'ai dans l'eſprit

qu'il ne ſeroit pas difficile de faire un mariage. C'eſt la folie des vieilles femmes de faire des mariages, et vous voyez par mon humeur que je ſuis preſque du nombre. Je m'en conſole aſſez aiſément, ſurtout parceque je vous aime : le plaiſir ſolide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des paſſions. Adieu, ma chere ; aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE LXXIX.

A la même.

AUſſitôt que vous aurez lû cette lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carroſſe, et d'aller chez la marquiſe de Laval. C'eſt encore une emplette: eſt-ce que je ne ſerai jamais laſſe de faire des emplettes? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, et que je la prie de ſonger à ce qu'elle ſait bien, tandis qu'il eſt encore tems. Elle vous dira ce que c'eſt; mais ne me grondez pas, ſi

vous

vous désapprouvez cette dépense. Le maigre ambassadeur va nous quitter ; et personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher et son tailleur : il n'a ni l'esprit, ni la personne aimable. Le roi lui donnera son portrait : on ne sait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le comte va aux eaux de Plombieres ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a besoin, et encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain mr. le Riom : eh bien, il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon :

leçon : mais qui eſt-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Le gros beuf eſt bien malade : on eſpere qu'il mourra ; il vit trop longtems pour ſa pauvre famille et les honnêtes gens. Savez-vous que la groſſe ducheſſe eſt arrivée, celle qui court ſeule toute l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'eſt trompée en la feſant ; car c'eſt un homme que cette femme-là. Elle vit le roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ſes voyages, et ſi Londres étoit plus beau que Paris. " Sire," dit-elle, " il n'y a pas de belles mai-

" ſons

" ſons à Londres ; mais il y a quan-
" tité de belles rues, et de beaux
" viſages, ſurtout parmi les femmes."
Elle part bientôt pour Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, et elle nous promet une relation de ſes voyages : cela ſera curieux. Je ſuis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiſer ; je vous en rendrai mille. &c.

LETTRE LXXX.

A la même.

JE ſuis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette ſemaine : pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Si vous ſaviez l'ennui qui me dévore le coeur dans ce *paradis terreſtre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, ſinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui ſoit aimable que le roi : tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court.

La

La galanterie eſt la folie des françois : les autres nations ſavent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne ſait pas ce que je veux dire ; c'eſt l'innocence même. Elle eſt devenue tout-à-coup ſérieuſe, grave ; et ſouvent je lui vois des yeux qui paroiſſent avoir pleuré. Au reſte, le jeune homme que je ſoupçonne a du mérite, et ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié eſt une belle choſe, puiſqu'elle met, pour ainſi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des

représentations inutiles au sujet de la démolition de son port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les anglois parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle se fera en six mois, d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou ; on parie au lieu de raisonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers anglois. Il faut donc que vous sachiez, madame, que l'empereur hait les françois à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place : il doit encore conquérir l'Alsace et les trois évêchés, comme des anciens domaines de l'empire. Son armée est

déjà

déjà en campagne ; elle eſt auprès de Treves, où ſans doute elle eſt tombée des nues ; et tout cela va fondre ſur la pauvre France au printems. Voilà, madame, ce que les anglois écrivent, et ce qu'ils croient : cependant ils ſe diſent ſages et raiſonnables.

Il ſemble qu'ils auront beaucoup de peine à ſe bien établir au Canada ; les ſauvages aiment toujours les françois, et font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de nation qui poſſede ſi bien l'art de ſe faire haïr que les anglois. Tant mieux, ils ſeroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu ! le beau tems ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ? Adieu.

LETTRE LXXXI.

A la même.

VOS réflexions sur l'amitié sont excellentes, et mériteroient d'être imprimées pour votre honneur et l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincerement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui certainement, j'ai vû le comte de G...*; c'est un homme qui parle mal,

* Guerchi, depuis ambassadeur à la cour de Londres.

mal, mais qui penſe bien. Il eſt magnifique en tout, et on en veut faire un ambaſſadeur. C'eſt une choſe curieuſe de voir avec quelle ardeur nos courtiſans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambaſſades: j'admire ici les bons effets de vanité. C'eſt une folie particuliere à la nobleſſe françoiſe; ailleurs on ſert, mais on ſe fait bien payer; mais chez nous on paie pour ſervir; peut-être cet eſprit eſt-il utile à un état. Ce comte donc part bientôt; il a ſollicité l'honneur d'être mon correſpondant, et je lui ai accordé cette grace. Ainſi nous

aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier ſeule avec notre petite fille dans mon parc: il étoit preſque nuit, et nous vîmes des choſes effrayantes. Dabord il nous apparut un grand fantôme blanc; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemiſe. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir: c'étoit un grand arbre dépouillé de ſes branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables: c'étoient les enfans du ſuiſſe, qui s'amuſoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs: la plupart des craintes des

hommes

hommes ne ſont gueres moins ridicules.

Eſt-il vrai que la place de Louis XV. ſoit auſſi belle qu'on le dit? Je n'ai pas eu le tems de la bien voir. On va la dédier; mais c'eſt au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Eſt il vrai que le petit duc s'eſt aviſé de me haïr, et de mal parler de moi? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liſte. Eſt-il vrai que vous m'aimez toujours? Cette amitié me ſuffit; et malgré le torrent de haines, d'impertinences et d'horreurs que j'eſſuie tous les jours, ſi

vous me reſtez fidele, je ne ſerai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiſer le plus tendre de votre amie.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXII.

A madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere ducheſſe. Elle a tort, et vous n'avez pas raiſon : il faut avoir de la complaiſance et des égards dans le monde, ſans quoi la vie eſt un peſant fardeau pour nous et pour les nôtres. Chacun a ſes foibleſſes, et les femmes ſurtout : ſupportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, ſi nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La ducheſſe eſt fiere, prompte et

étourdie ; mais elle a le coeur bon, et je crois que ſa faute eſt involontaire. Je veux abſolument vous reconcilier, et vous faire embraſſer ; ces petites guerres de femmes ſont toujours ridicules, et font rire les hommes, qui en pareil cas ſe coupent bravement la gorge ſans s'amuſer à crier et à diſputer.

Le nonce doit faire ſon entrée cette ſemaine : j'y enverrai la petite St. Ives, qui eſt fort curieuſe de voir ces petites choſes. Voulez-vous bien, ma chere dame, vous en charger, et me la ramener enſuite à Belle-vue, où nous paſſerons la ſoirée auſſi agréablement que des femmes peuvent faire.

faire. J'ai vû hier le petit comte; il eſt bien joli; il me fait toujours ſouvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de ſon air. Je vous ſalue de tout mon coeur: aimez tout le monde, et ne vous fâchez contre perſonne: car la colere eſt fort mauvaiſe pour la ſanté.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A la comteſſe de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma ſituation eſt d'être obligée de faire politeſſe et bon viſage à des perſonnes que je hais, ou qui me haïſſent. J'ai reçu ce matin la viſite de la petite ducheſſe. Ah! quelle aſſommante créature! Comme elle graſſeye, comme elle languit! On diroit qu'elle n'eſt au monde que pour avoir des vapeurs, et ſe regarder au miroir. Il m'a falu eſſuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, en-

tendre mille impertinences, et recevoir mille fauſſes careſſes. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie eſt déteſtable : venez bientôt m'embraſſer et me conſoler. Il eſt étonnant de voir avec quel ſoin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus ; tandis qu'elles négligent leur eſprit, qui doit leur ſervir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle, et pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modeſtie, et qui plaiſez ſans chercher à plaire, continuez de donner à notre

ſexe

ſexe l'exemple de la ſageſſe et du bon ſens, et aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIV.

A la même.

JE connois donc enfin madame la maréchale. Je cherchois une amie, et n'ai trouvé qu'une intrigante ſans eſprit et ſans modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, et ne lui ferai d'autre mal que de la mépriſer et de l'éviter. Ma ſituation eſt bien malheureuſe ! Je ne peux connoître mes amis, ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politeſſe et le même langage. Ah ! que je haïs

hais ce monde bas et flatteur ! J'aimerois bien mieux l'honnête franchiſe des ſauvages, qui aiment, ou haïſſent ouvertement. Parmi nous on rampe, on careſſe, on embraſſe ceux qu'on veut perdre ; et tout cela s'appelle le bel uſage du monde chez les peuples civiliſés. Vous, ma chere, vous êtes preſque la ſeule qui me conſoliez de toutes ces miſeres . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

LETTRE LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau triſte, abattue, de mauvaiſe humeur: la choſe la plus agréable pour moi eſt de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie: je ne ſais cependant ſi vous recevez mes confidences avec le même plaiſir que je vous les fais: mais j'ai beſoin de vous les faire, pour ſoulager un peu mon coeur. Quelle eſt donc la ſituation des grands! Ils ne vivent jamais que

dans

dans l'avenir, et ne ſont heureux qu'en eſpérance : il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je ſuis toujours mélancolique, et ſouvent ſans raiſon. Les bontés du roi, les égards des courtiſans, l'attachement de mes domeſtiques, et la fidélité d'un très-petit nombre d'amis ; tant de motifs, qui devroient me rendre heureuſe, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la penſée de devenir femme de roi, et je me flattois que le meilleur des princes pourroit bien faire pour moi ce que ſon biſaïeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan : la

la grande * dame, et le petit † Normand vivoient encore. Voilà, ma belle comteſſe, les chimeres qui ont longtems amuſé ce coeur foible, qui n'aime preſque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaiſoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maiſon de Paris: eh bien! cela m'a plû pendant deux jours. Celle de Belle-vue eſt charmante, et il n'y a que moi qui ne la puiſſe ſouffrir. Des perſonnes charitables me rapportent tous les jours l'hiſtoire et les aventures de Paris: on croit que

* La reine. † Mr. le Normand d'Etioles ſon mari.

j'écoute; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je ſuis morte avant mon tems: mon royaume n'eſt plus de ce monde. Tout le monde conſpire à me rendre la vie amere. On m'impute la miſere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais ſuccès de la guerre et les triomphes de nos ennemis. On m'accuſe de vendre tout, de diſpoſer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du roi, s'approcha de lui, et le pria de vouloir bien le recommander à madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la ſimplicité de ce pauvre

homme : mais moi, je ne riois pas. Un autre préſenta il y a quelque tems au conſeil un mémoire admirable pour trouver de l'argent ſans incommoder le peuple : ſon projet étoit de me prier de prêter cent millions au roi. On rit encore de ce beau plan ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine et cet acharnement général de la nation me ſont bien ſenſibles : ma vie eſt une mort continuelle. Je devrois ſans doute me retirer de la cour : mais je ſuis foible ; et je ne puis ni la ſouffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, et, s'il ſe peut, donnez-moi quelques conſolations.

TABLE

TABLE

DU

TOME PREMIER.

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX, 1753. Page 1

LETTRE II.

Au même, 1753. - 4

LETTRE III.

*A madame la maréchale d'*ETRE'ES, 1754. - - 7

TABLE.

LETTRE IV.

A mr. BERRIER. - Page 11

LETTRE V.

A mr. DIDEROT. - 15

LETTRE VI.

A la marquise de BRE'TEUIL, Mars, 1754. - - 17

LETTRE VII.

A la comtesse de BRANCAS. 21

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX, 1755. 28

LETTRE IX.

Au même, 1755. - 31

TABLE.

LETTRE X.

Au même, Juin, 1755. Page 33

LETTRE XI.

*A la ducheſſe d'*AIGUILLON, 1755. 37

LETTRE XII.

A la ducheſſe de CHAROST, 1755. 40

LETTRE XIII.

*Au marquis d'*ALBRET, 1755. 45

LETTRE XIV.

Au comte d' AFRI, 1755. 48

LETTER XV.

A madame DUBOCAGE. 53

TABLE.

LETTRE XVI.

A mr. ROUILLE', 1756. Page 55

LETTRE XVII.

Au maréchal-duc de BELLISLE, Mars, 1756. - 59

LETTRE XVIII.

A la maréchale d' ETRE'ES, Mars, 1756. - - 64

LETTRE XIX.

Au duc de BOUFLERS, 1756. 67

LETTRE XX.

Au comte de TRESSAN, 6 Mai, 1756. 70

LETTRE XXI.

Au marquis de la GALISSONIERE, Mai, 1756. - 73

TABLE.

LETTRE XXII.

Au comte de STAREMBERG, Juin, 1756. - - Page 74

LETTRE XXIII.

A la comteſſe de BRIENNE, Juillet, 1756. - - 77

LETTRE XXIV.

Au duc de BOUFLERS, 1756. 81

LETTRE XXV.

Au comte d' AFRI, 1756. - 84

LETTRE XXVI.

A la comteſſe de BASCHI, Janvier, 1757. - - - 91

LETTRE XXVII.

A la maréchale d' ETRE'ES, Août, 1757. = = 94

TABLE.

LETTRE XXVIII.

Au maréchal de SOUBISE, Novembre, 1757. - - Page 97

LETTRE XXIX.

A la comteſſe de BASCHI, 1757. 101

LETTRE XXX.

Au maréchal de NOAILLES, 1758. 105

LETTRE XXXI.

Au duc de BOUILLON, 1759. 109

LETTRE XXXII.

A mr. DUCLOS, *ſecrétaire de l'académie françoiſe.* 113

LETTRE XXXIII.

Au duc de BROGLIE, Mars, 1759. 115

TABLE.

LETTRE XXXIV.

A la maréchale de CONTADES, Août, 1759. - - Page 118

LETTRE XXXV.

Au maréchal de BELLISLE, 1759. 122

LETTRE XXXVI.

Au duc de RICHELIEU. - 125

LETTRE XXXVII.

A la comtesse de BASCHI. 129

LETTRE XXXVIII.

A la même. - 135

LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT, 1760. 139

TABLE.

LETTRE XL.

Au marquis de CASTRIES, Novembre, 1760. - Page 142

LETTRE XLI.

Au comte d' AFRI, 6 Novembre, 1760. 145

LETTRE XLII.

Au duc de WIRTEMBERG, 1760. 148

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE. - 150

LETTRE XLIV.

A la comteſſe de BASCHI, 1760. 155

LETTRE XLV.

A la même, 1760. - 159

TABLE.

LETTRE XLVI.

A mr. BERRIER, 1761. Page 163

LETTRE XLVII.

Au comte de S. FLORENTIN. 168

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS. 171

LETTRE XLIX.

A mr. de BUSSI. 175

TABLE
DU
TOME SECOND.

LETTRE L.
A la maréchale de BROGLIE, 1761. Page 1

LETTRE LI.
Au maréchal de SOUBISE, 1761. 4

LETTRE LII.
A la comteſſe du BARAIL. 9

TABLE.

LETTRE LIII.

A mr. de VOLTAIRE, 1762. Page 12

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC, 1762. 15

LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES, 1762. 19

LETTRE LVI.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 22

LETTRE LVII.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. 25

LETTRE LVIII.

Au maréchal de SOUBISE, 1762. 30

TABLE.

LETTRE LIX.

Au duc de CHOISEUIL, 1762. Page 34

LETTRE LX.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. 40

LETTRE LXI.

A madame l'abbeſſe de CHELLES, 1762. - - 47

LETTRE LXII.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 50

LETTRE LXIII.

A la comteſſe de BASCHI, 1762.. 53

LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 58

TABLE.

LETTRE LXV.

Au duc de NIVERNOIS, Octobre, 1762. - Page 61

LETTRE LXVI.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. 66

LETTRE LXVII.

A la même. - 71

LETTRE LXVIII.

A la même, 1762. - 77

LETTRE LXIX.

Au maréchal de NOAILLES, 1762. 85

LETTRE LXX.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. 93

TABLE.

LETTRE LXXI.

A la même, 1762. = Page 101

LETTRE LXXII.

A la même. = 106

LETTRE LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris. 112

LETTRE LXXIV.

Au duc de BROGLIE. 116

LETTRE LXXV.

*A mr. d'*ALEMBERT. = 119

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE. = 121

TABLE.

LETTRE LXXVII.

A la comteſſe de BASCHI. Page 126

LETTRE LXXVIII.

A la même. - 132

LETTRE LXXIX.

A la même. - 137

LETTRE LXXX.

A la même. - 141

LETTRE LXXXI.

A la même. - - 146

LETTRE LXXXII.

A madame de NEUILLI. 151

TABLE

LETTRE LXXXIII.

A la comteſſe de BASCHI. Page 154

LETTRE LXXXIV.

A la même. - 157

LETTRE LXXXV.

A la même. - - - 159

Fautes à corriger.

Tome I. p. 38,	l. 12.	quelque *liſez* quelques	
57,	4.	l'embarquer	s'embarquer
61,	3.	intriguant	intrigant
65,	16.	et	eſt
68,	9.	qu	qui
70,	10.	vos	vous
175,	8.	confirmant	confirment
Tome II. p. 88,	10.	compariſon	compariſon
98,	9.	une	un
101,	23.	a	à